



MAGADAN

Compagnie les Rivages



photo : Camille Pons

M A G A D A N

Une création de la Cie Les Rivages

Mise en scène
Maxim Prévot

avec Damien Burle, Ophélie Lehmann, Dorothée Le Troadec, Pauline Rémond et Christophe Rouger

Photographie
Camille Pons et Nicolas Blandin

Contact

Maxim Prévot
06 58 10 13 47

Pauline Rémond
06 84 41 94 11

cielesrivages@gmail.com

LES INTENTIONS

par Maxim Prévot et Pauline Rémond

Amas de corps
Corps fantômes
Se souvenir de tout
Beaucoup sont partis
Face au silence
Reste la Parole

Entremêlée d'images, de souvenirs et de confidences intimes et universelles, lettre de la Koly-
ma est un hommage à la nécessité du don et de la mémoire, une nécessité du dire ensemble.

Ça fait quelques années que j'ai ce texte en tête. L'histoire de cette ville abandonnée de Sibé-
rie extrême orientale m'a renvoyé au lourd héritage d'un lieu que l'on porte sans l'avoir vécu.
Je me suis rendu compte à la lecture de ce texte que l'on pouvait avoir des points communs
avec des personnes qui vivent à l'autre bout de la planète. La question qui m'intéresse de
travailler est : qu'est-ce que raconte l'histoire de Magadan à nous qui vivons en France ?

Il y a quelque chose de l'ordre du refus de reconnaître les erreurs du passé. Et ce re-
fus ramène à une volonté d'oublier. Pourtant, la mémoire est un devoir, individuel et
collectif. Se rappeler et apprendre des erreurs du passé pour construire l'avenir.
Se souvenir ensemble, dans un rituel, faire le deuil et recons-
truire. Le plateau de théâtre comme espace du rituel collectif.

Nous travaillerons le texte essentiellement en chœur tragique, cinq comédiens
dans une voix commune. Je travaille sur la musique des mots et la manière dont ils
résonnent. Le son comme une vibration que l'on partage avec le public. Un tra-
vail sensible, pour amener le spectateur dans un espace-temps différent. Au tra-
vail sonore, nous danserons. Avec les corps, c'est retrouver le rituel du deuil
dans quelque chose qui se rapproche de la transe collective, dans le lâché prise.

Cette création est un acte de libération, un dialogue entre soi-même et l'immensité.

« L'écriture est nécessaire à une forme de survie »

Transmettre ensemble
Transmettre toujours
Transmettre

L'ÉQUIPE



MAXIM PREVOT *Metteur en scène*

«J'ai commencé par faire du cinéma, et un peu de droit, puis je suis revenu au théâtre que je pratique depuis petit. J'ai fait la folie de partir un an à Minsk, apprendre le théâtre russe, dans une formation pluridisciplinaire en traduction simultanée. À mon retour, je me suis installé à Paris pour entrer au Laboratoire de Formation au Théâtre Physique. C'est maintenant en tant que metteur en scène et fondateur de la Cie Les Rivages que j'explore les abîmes du spectacle vivant.»

DOROTHÉE LE TROADEC *Comédienne*

«Un amour pour les lettres, un goût pour l'image, une passion pour le jeu et une envie folle de partager m'a dirigée petit à petit vers une formation professionnelle de théâtre dit «physique». Depuis, j'évolue dans différents collectifs : en festival en plein air en Dordogne avec le Théâtre du Roi de Coeur, à Paris avec les Rivages, un laboratoire de jeu où je fais cette fois-ci face à la caméra. Et en travaillant avec les enfants, j'ai eu envie de travailler pour eux, avec une mise en scène d'Alice au pays des Merveilles.»



OPHÉLIE LEHMANN *Comédienne*

«Je ne savais pas que je pouvais être comédienne quand je prenais mes cours au collège au milieu de la Vendée. Alors j'ai fait philo, éco et LEA en un an, pour comprendre que je devais le faire. Je me suis inscrite aux Cours Florent pendant 3ans. J'ai fait un master en études théâtrales. Mon sujet de mémoire était : « *Convocation et perception de l'imaginaire dans les mises en scènes de Joël Pommerat* ». J'ai fait des voix off en Allemand, j'ai fait Avignon, des courts métrages, de la mise en scène, j'ai participé à la création d'un festival en région centre, et je ne peux décidément pas faire autre chose de ma vie que du théâtre, même en essayant très fort.»



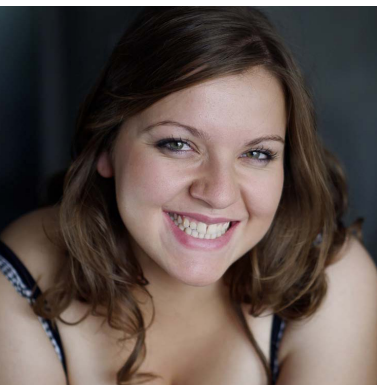
DAMIEN BURLE *Comédien*

« J'ai découvert le plaisir d'être «sur les planches» au collège, et il ne m'a pas quitté depuis. De la Martinique à Montpellier puis à Paris, d'un master de psychologie à la mise en scène, en passant par les jeux de rôle et l'animation... Mon parcours singulier m'aura mené jusqu'à l'école internationale de théâtre Jacques LECOQ. Aujourd'hui comédien au sein de la compagnie Les Rivages, je poursuis mon voyage en quête de ces vérités que l'on cache sous un vernis de fiction. »



PAULINE REMOND *Comédienne*

« J'ai passé mon enfance dans les déménagements entre l'Asie, le Maghreb et l'Europe : j'ai fait de l'impro à Berlin, du théâtre russe à Minsk pendant un an, et j'ai poursuivi mon parcours à Paris au Laboratoire de Formation au Théâtre Physique. J'ai une passion pour les danses asiatique, notamment le topeng, que je pratique depuis quelques années. Je m'intéresse aux auteurs contemporains et je travaille actuellement sur les textes de l'auteure roumaine Gianina Carunariu, qui questionne la jeunesse européenne. Je travaille beaucoup avec les enfants, c'est un devoir de transmission et de partage qui est très important pour moi. Diplômée d'un Master en Management culturel, je m'occupe de la production et de l'administration de la compagnie. Mais c'est surtout en tant que comédienne et assistante à la mise en scène que je trouve ma place au sein des Rivages. »



CHRISTOPHE ROUGER *Comédien*

«Après une Classe Théâtre, 6 ans de troupe amateur, une licence de psychologie, 3 ans au conservatoire d'Angers puis à Paris 5, je suis un faiseur de théâtre. Je crée ma propre compagnie pour développer un Théâtre Populaire. Frappé par l'enseignement de Nadia Vadori, je danse partout dès que j'en ai l'occasion. En tant qu'acteur je me spécialise dans le travail de la langue et de la versification.»



LETTRE DE LA KOLYMA PORTRAIT DE VILLE : MAGADAN

Paru dans *Libération* le lundi 13 août 2012

Écrit par *Margarita Carteron*

Si j'osais, je vous dirais que je n'ai pas envie de vous écrire. Je vous dirais que je n'ai rien à vous dire. Des gens comme moi n'ont jamais rien à raconter, rien à ressentir, rien à vivre. Je suis né et je vis dans une ville de transit, une ville qui sent la Mort, une ville qui ne servait à rien d'autre qu'à faire passer des corps meurtris de froid et de faim vers une horreur encore plus grande. La seule ville au monde ayant une route dont les ossements de ceux qui la construisirent furent mélangés au goudron de la chaussée, la seule « route des os » menant à des mines d'or.

Je suis né et je vis à Magadan, en Sibérie extrême-orientale, une ville fascinante de banalité, désarmante de désillusions, une ville emprisonnée entre la chaîne de montagnes Cherskii et la mer d'Okhotsk, le reste, c'est de la toundra. Mes arrières grands-parents se sont installés ici dans les années 30, peu après la fondation de la ville. Tous les hommes de ma famille étaient marins. Mon arrière-grand-père naviguait sur le Dalstroï, un cargo qui transportait les prisonniers vers l'archipel du Goulag. Il était aux machines, et on lui avait autant bourré le crâne qu'au reste de l'Union Soviétique, en lui affirmant que les esclaves qu'il transportait étaient des ennemis du peuple, qu'ils étaient pires que des animaux, car même leur viande ne valait rien. Je suis le descendant d'un homo sovieticus lambda, et je suis tout naturellement devenu alcoolique.

Je suis un oisif sans le sou, un sédentaire frustré, un Oblomov sans fourrures, un marin d'eau douce. La haine que j'ai pour cette ville nourrit mon envie perverse d'y rester, pour pouvoir la critiquer encore plus, pour pouvoir regarder ses habitants, les maudire dans les yeux.

Je ne pourrais pas vivre loin de cette ville car je ne saurais simplement pas comment canaliser mon agressivité, ma frustration d'une vie manquée, je ne pourrais plus rejeter ma haine sur mes semblables. Je ne sors de chez moi qu'en cas d'extrême nécessité : pour acheter du pain, de la vodka et du hareng fumé quand j'ai reçu ma pension, lire le journal sur le port lors des deux seuls mois de l'année où il ne gèle pas, ou jouer aux échecs avec l'un de mes rares amis dans un parc public. Le «parc des komssomols» est un espace vert typiquement soviétique : beaucoup de goudron, si morcelé que les pissenlits réapparaissent entre les fentes, du gazon mal entretenu parsemé de bouteilles de bières et de vodka vides, de paquets de calmars séchés vides, de seringues, vides aussi. Les manèges ne fonctionnent plus que les week-ends estivaux, faute de jeunes clients qui suivent de plus en plus leurs parents vers l'ouest. La ville se vide inexorablement depuis vingt ans, laissant seuls les vieux, les camés, les alcooliques, les marins et les nihilistes qui sont la plupart du temps une seule et même personne.

Les vieux sont, comme partout ailleurs, les pires. Ils ne parlent jamais du passé de Magadan, ils ne parlent jamais de ce qu'ils ont vu, ni pourquoi ils donnaient des pots-de-vin à la milice. Ils ne se demandent jamais

pourquoi ils sont vivants et pourquoi ceux qu'ils ont vu passer ici ne le sont plus. Leur vanité leur dit que c'est normal, qu'ils l'avaient certainement mérité. Ils n'ont pas idée à quel point le nom de la ville où ils vivent faisait trembler le plus grand pays du monde, combien c'était perçu comme l'épicentre de l'Enfer. Ils sont protégés par le fait de résider dans l'œil du cyclone depuis toujours, et ne veulent entendre parler de rien d'autre que de leur quotidien de vieux : de leurs médiocres récoltes, de pêche, de télévision, de politique, beaucoup de politique. La tension qui règne ici est insoutenable, le vent glacial énerve, s'agrippe aux bottes.

Je ne veux pas traverser le centre en pente, montagnes dans le dos, à travers ces tours de béton, ces maisons mal chauffées jaune pâle, vert pâle, bleu pâle, avec le toit en zinc, traverser les cours des immeubles, les bacs à sable fantômes, les bancs remplis de babouchkas s'engueulant sur les dernières élections truquées. Je ne veux pas arriver au marché sentant la viande avariée, pleine de mouches, les mains des bouchères pleines de sang touchant l'argent, se recoiffant, tâtant les couennes de porc. Je ne veux pas marchander avec les ancêtres, avec les Tziganes, avec les paysans venus vendre leurs légumes noirs à prix d'or, je ne veux pas passer devant les kiosques de pain, de cigarettes, de produits ménagers, de soutien-gorge, de saucisses. Je ne veux pas voir non plus la construction de nouvelles églises, toujours plus grandes, toujours plus dorées, comme si la taille pouvait racheter les fautes du passé, et le scintillement des bulbes aveugler le ciel.

Je vis dans une ville où la température maximale de l'année ne dépasse pas les 12°C en août, où le sol ne dégèle jamais. La mise en abîme de ma solitude est assez amusante, un isolement mental dans la région la plus isolée de Russie. Neuf mois durant, bloqué dans mon logis infect, je regarde de ma fenêtre la morosité, le lourd ciel blanc et les quelques passants pressés tombant sur le verglas ou luttant contre le blizzard, je me moque d'eux, je me dis qu'ils l'ont bien mérité, ces sacripants. Parfois cependant, j'arrive à attraper des instants de grâce : lorsque je fume à ma fenêtre en marcel dans mon appartement surchauffé, Vladimir Vissotsky à la radio, la nuit, les rues désertes à la merci d'un froid mordant, silencieuses, je regarde la chose qui, je ne sais pour quelle raison, m'est la plus chère et la plus émouvante au monde : l'image de la neige immaculée éclairée par un lampadaire jaune. Je ne sais pas si nous sommes plus menacés par la bêtise aujourd'hui que dans des temps révolus, mais je pense que l'écriture est nécessaire à une forme de survie. Je sais que je ne partirai jamais d'ici, je me suis condamné à observer la folie de ce petit manège faisant le même tour depuis des générations. Je me suis condamné à porter le poids du temps.

photo : Nicolas Blandin

